

Amis, frères et sœurs, nous voici aujourd'hui propulsés au début de l'Évangile de Marc, qui nous raconte une journée type de Jésus, chargée en guérisons, une journée bien remplie, menée au pas de course. Pour comprendre le passage que nous venons d'entendre, il me faut en quelques mots vous présenter ce qui s'est passé dans les versets précédents. L'action se situe à Capharnaüm, c'est le jour du Sabbat. Jésus commence sa journée par aller à la synagogue, où il enseigne. Tous sont frappés de l'autorité de son enseignement. Il y a en lui quelque chose de différent, qui laisse une forte impression sur ses auditeurs, sur les plus fidèles comme sur les plus impies. Ils reconnaissent en Jésus une autorité qui n'est pas celle des scribes. L'autorité désigne habituellement le pouvoir conféré par Dieu de faire des miracles. Dans ce passage, c'est l'enseignement de Jésus qui a autorité. L'évangéliste Marc est en train de nous dire que la parole de Jésus est efficace, agissante. C'est alors que Jésus est pris violemment à parti par un homme de l'assemblée, possédé d'un esprit impur. On désigne par ce terme, une façon de dire et d'agir, qui sème le trouble, l'inquiétude, le tourment, le désarroi. L'homme agresse verbalement Jésus en le désignant comme « le Saint de Dieu » (Marc 1:24). Cette expression contient une dimension messianique. Elle rappelle une autre expression que l'on trouve en particulier dans le livre des Rois, et qui désigne le prophète Elie, appelé « Saint homme de Dieu », lorsqu'il a ressuscité le fils de la veuve de Sarepta. (1 Rois 17:17 et ss). Nous sommes alors devant une situation paradoxale : L'esprit impur de cet homme dit la vérité, mais cette vérité ne doit pas être dite. C'est une parole juste, dans un esprit impur, c'est une parole exacte mais elle ne doit pas être révélée de plein fouet. Cet esprit impur sait déjà tout de Jésus, mais cette révélation arrive bien trop tôt. Jésus guérit alors cet homme en lui imposant silence, par une parole sans discussion, parce que cette vérité, trop vite dévoilée, pourrait empêcher celles et ceux, dont lui, d'ailleurs, qui vont suivre et écouter Jésus à différents moments de sa vie et de son ministère, de le rencontrer en profondeur et en vérité. Celles et ceux qui vont le rencontrer, parleront et témoigneront à partir de leur propre expérience, en se laissant étonner, interpeller, transformer, rejoindre par sa personne, sa parole, sans être aveuglés ou séduits par ses guérisons miraculeuses. Alors, si cette vérité est trop vite divulguée, cela pourrait empêcher Jésus d'aller jusqu'au bout de sa mission, au cours de laquelle, les miracles de guérison du corps et de l'âme occuperont une place prépondérante.

Ainsi que l'écrit si justement la pasteur Christine Prieto, dans son ouvrage consacré à Jésus comme thérapeute : « les guérisons opérées par Jésus touchent bien plus que le corps malade, souffrant ou en infirmité. Elles prennent en compte d'autres dimensions tout aussi importantes pour la santé de l'homme : accablement psychique, processus de

déshumanisation, exclusion sociale et marginalisation, esprit accablé par la culpabilité du péché, sentiment d'être coupé de Dieu ». Par les guérisons en tous genre, Jésus fait surgir un « nouveau visage du Dieu d'Israël, celui d'un « Dieu qui veut la santé totale de l'homme, physique, psychique, spirituelle et sociale. Une réconciliation complète de l'homme avec tout ce qui le compose et avec tout ce qui l'entoure ». [Christine Prieto, Guérir les corps et les âmes, p. 13]. C'est sa mission. C'est ce pour quoi il est là. La guérison de cet homme est le premier acte public de Jésus. Il suscite un véritable succès auprès des habitants de Capharnaüm, même s'ils n'ont pas saisi le sens exact de cette guérison. Nous ne sommes qu'au début de l'Évangile. C'est pourquoi l'histoire se continue, dans la maison de Simon-Pierre et d'André, où nous faisons la connaissance de la belle-mère de Pierre ce qui laisse supposer que Pierre avait une épouse, comme cela est précisé, plus loin dans l'une des lettres de l'apôtre Paul. L'atmosphère de ce passage est tout à fait différente. Nous sommes devant un chef d'œuvre de concision. L'essentiel est dit en quelques mots. Jésus se rend dans un lieu privé, sûrement pour célébrer le Sabbat. Il entre dans la maison de deux des quatre disciples, appelés peu de temps auparavant. Cela se passe maintenant en petit comité : il y a Jésus, les quatre disciples et la belle-mère de Simon Pierre, dont on apprend au détour d'une allusion qu'elle a de la fièvre. Jésus intervient ici dans une grande sobriété. La guérison de cette femme n'est aucunement spectaculaire. Jésus s'approche d'elle, lui prend la main, la fait lever, la fièvre la quitte, et elle les sert. C'est une guérison d'une extrême douceur. Pas d'exorcisme, aucune parole. Pas de questionnement sur l'identité ou l'autorité de Jésus. Aucun enseignement de la part de Jésus. Il remet cette femme debout tout simplement, avec ce petit clin d'œil linguistique qu'on ne peut pas passer sous silence : le verbe que l'évangéliste Marc emploie et qui est traduit par « il la fit lever », est le verbe qui veut dire aussi ressusciter. Avec cette guérison toute simple, qui passe presque inaperçue, nous sommes déjà symboliquement au cœur de la foi chrétienne, au cœur de la bonne nouvelle.

Et quelle est-elle cette bonne nouvelle ?

- D'une part, dissocier la maladie quelle qu'elle soit, de la notion de punition divine. En Jésus-Christ, Dieu annule toute forme de malédiction liée à la maladie ou à l'infirmité.
- D'autre part, faire découvrir une nouvelle notion de la foi. Avec l'ensemble des guérisons opérées par Jésus, tout au long de son ministère, avoir foi en Dieu et je cite Raphaël Picon : « c'est avoir foi en une force de résurrection et de transformation créatrice à l'œuvre dans le monde. La foi est cette expérience par laquelle nous sommes saisis par une parole, un geste, un événement

qui nous raccrochent à la vie, et ré-enchantent notre existence ». [Raphaël Picon, *Un Dieu insoumis*, page 69]

La journée qui a commencé lors du sabbat, c'est-à-dire la veille au soir, selon la manière de compter le temps à cette époque : il y eut un soir, il y eut un matin, selon la formule du livre de la Genèse, s'est poursuivie dans la maison de Pierre dans la journée, jusqu'au coucher du soleil. Maintenant, le sabbat est terminé. Dans la nuit, une nouvelle journée commence et Jésus peut continuer son œuvre de guérison jusqu'à l'aube. On lui amène les malades et les démoniaques de toute la ville. Toute la ville était à la porte, que je suppose être celle de la maison de Pierre. Nous sommes sensibles à cette exagération qui symbolise la renommée de Jésus qui s'est faite en quelques heures seulement. L'évangéliste Marc insiste sur la guérison de nombreux malades souffrant de maux divers et variés. Jésus chasse encore de nombreux démons, avec la même consigne de silence afin qu'ils ne révèlent pas qui il est, car, contre toute attente, leur dysfonctionnement mental leur donne cette intuition plus sensible que les autres. Au petit matin, alors qu'il fait encore nuit, nous dirions entre chien et loup, Jésus s'éloigne de Capharnaüm. Il se retire dans un lieu désert, pour prier. Prier pour lâcher prise, prier pour se reconnecter à la source, prier pour ne pas céder, peut-être à la tentation de la toute-puissance, prier pour rendre grâce, prier pour son propre discernement, prier pour recevoir le courage d'être lui-même, et rester fidèle à sa mission. Et prier pour se rappeler que ce qu'il donne, il le reçoit d'un autre, celui qu'il appelle son Père. Plus tard, il nous invitera à faire de même. Cela dure un moment, suffisamment long, pour que les disciples se mettent à sa recherche. « Tout le monde te cherche », lui disent-ils. Les disciples voudraient bien que Jésus accède constamment à la demande de la foule. Mais Jésus ne répond pas à l'appel pressant de la foule. Il doit aller plus loin dans de nouvelles contrées. Sa mission de proclamer la bonne nouvelle continue ailleurs. Elle ne fait que commencer. Les villages voisins sont à portée de main pour recevoir la bonne nouvelle, et ce n'est qu'un début.

En écoutant ce texte confié à notre méditation aujourd'hui, posons-nous la question de savoir comment il nous rejoint, en cet instant précis. Dans les Evangiles, les miracles, les guérisons de Jésus sont souvent appelées des signes. Ce sont toujours des actions, des gestes à interpréter dans le but de mieux connaître le Dieu de Jésus-Christ. En écoutant le récit de cette journée de guérison à Capharnaüm, ce texte nous rejoint-il ? Nous avons plutôt la tête sur les épaules et les pieds sur terre. Nous ne sommes pas possédés par des démons, en tout cas, pas par ceux qui ont cette intuition sensible de savoir et de proclamer qui est le Christ ! Pourtant, nos vies sont loin d'être un long fleuve tranquille. Que faisons-nous de ce qui nous arrive, comme malheurs, comme déceptions, comme souffrances ? Que faisons-nous de ce qui nous arrive dans notre quotidien depuis un an avec cette pandémie ? Nous sommes en train de vivre des mutations immenses à l'échelle planétaire.

Le monde est sens dessus dessous. Notre société comme nos Eglises, toutes dénominations confondues, sont sens dessus dessous. Nos relations humaines, fraternelles et familiales, sont fragilisées. Quels esprits impurs est-ce que cette épreuve a mis en place dans notre tête et dans notre cœur ? Quelles sont les sécurités, les idées toute faites, les préjugés, les suffisances, ou encore les dépendances, les addictions, les histoires personnelles, qui parlent à notre place, plus ou moins consciemment ? N'y aurait-il pas tout de même quelque chose en nous à guérir ? Par quoi nos contemporains, en politique, en société ou en église, sont-ils possédés, lorsqu'ils ne prennent pas le recul nécessaire pour examiner telle ou telle situation ? Ou qu'ils cultivent leur méfiance à l'égard de celles et ceux qui sont dotés de compétences différentes des leurs ? Qu'est-ce qui se joue en eux, dans leur volonté insatiable d'avoir toujours raison, au risque de la mauvaise foi, du mensonge, de la diffamation ou du multiple langage ? N'y aurait-il pas, là aussi, quelque chose à guérir ?

Aujourd'hui, bien sûr, Jésus de Nazareth, n'est plus physiquement avec nous. Mais le Dieu de Jésus-Christ demeure présent, par sa Parole, relayée par la Bible d'une part, et par les témoins qui l'ont interprétée de génération en génération d'autre part. Pour les chercheurs de Dieu que nous sommes, en ces temps incertains de pandémie, ce que nous appelons la Bonne Nouvelle, est-ce encore quelque chose qui nous émerveille ou qui nous étonne ? Et pour les croyants, voire les pratiquants que nous sommes, est-elle le moteur de nos engagements et le filtre pour conserver des relations respectueuses ? Pour qu'elle soit toujours vivante, il faut prendre le temps de la lire, de la relire, de la décoder pour notre contexte actuel, et pour nos vies d'aujourd'hui, surtout si nous croyons bien la connaître. Gardons à l'esprit l'exigence de l'interprétation et de l'actualisation, avec toutes les sciences, sans négliger celles qui pourraient nous guérir en mettant des mots, m.o.t.s. sur nos maux, m.a.u.x.

Si nous réalisons qu'il y a quelque chose en nous à guérir, alors, nous sommes déjà sur le chemin de la guérison. Ce qui est interrogé aujourd'hui par ce texte, c'est notre foi, par laquelle nous accueillons la Parole qui ne condamne pas, mais qui restaure et qui réconcilie.

Amen.

Pour aller plus loin :

- Christine Prieto, *Jésus thérapeute : quels rapports entre ses miracles et la médecine antique ?* Labor et Fides, collection le monde de la Bible n°69, janvier 2015
- Christine Prieto, *Guérir les corps et les âmes, selon l'Evangile de Luc*, Cabedita, collection Parole en liberté, février 2017
- Raphaël Picon, *Un Dieu insoumis*, Labor et Fides, septembre 2017.